

DES VITRAUX EN BORD DE LOIRE

Tahar Ben Jelloun au Thoureil

Le Thoureil, ravissant village du Maine et Loire, appelé dans la région «*le St Tropez de l'Anjou*», s'étire sur la rive gauche de la Loire, dans le Saumurois. De belles maisons en tuffeau, alignées le long de la route, donnent sur le fleuve, le village étant tout en longueur et assez peu en largeur. Il comptait moins de cinq cents habitants au dernier recensement.

Le Thoureil eut une activité maritime pendant plusieurs siècles. Les bateaux transportaient, entre autres, les vins des pays de Loire et le sel de Guérande. Puis, au XIX^e siècle, la marine de Loire a vu disparaître les pittoresques gabarres pointues à fond plat au profit des bateaux à vapeur. En souvenir de ses anciennes activités, un petit port de plaisance y a été aménagé il y a quelques années, on peut aussi y voir plusieurs anciennes gabarres, ce bateau figurant d'ailleurs sur le blason du Thoureil.

Toujours en bord de Loire, l'église Saint-

Genulf a été érigée au XI^e siècle, mais c'est au XIII^e que son clocher de plan «*barlong*» ⁽¹⁾ a été construit côté Loire.

Au XII^e siècle, la Loire débordait souvent ; pour contrer les inondations, on construisit sur la rive droite de la Loire une grande «*levée*», la rive gauche reçut alors toute l'eau des crues. Au XVIII^e siècle, l'église envahie par les eaux fut abandonnée. En 1807, une nouvelle église fut reconstruite et consacrée à St Charles.

Il faut ajouter que le Val de Loire est inscrit, depuis 2000, sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO.



Vitrail de Tahar Ben Jelloun

DU MAROC À LA FRANCE

Nous arrivons à la couleur. Depuis la reconstruction de l'église, les huit vitraux étaient composés de losanges en verre clair qui laissaient passer une lumière crue dans la petite église. En novembre 2019 : métamorphose. C'est à Tahar Ben Jelloun, l'écrivain et poète franco-marocain bien connu qu'a été confié

le soin de les remplacer. Peu de gens connaissent ses talents de peintre, il a apporté les couleurs du Sud dans l'église ligérienne.

Tahar Ben Jelloun connaît bien la région où il a des amis. Il est venu notamment en novembre 2011 aux Rosiers-sur-Loire, (village proche du Thoureil, sur la rive droite de la Loire) participer au week-end organisé en l'honneur du centenaire de la naissance d'Hervé Bazin, natif d'Angers tout proche. Il était membre du jury qui couronnait d'un prix la meilleure nouvelle.

Avant de parler des vitraux, disons quelques mots sur celui qui en a fait les cartons.

Tahar Ben Jelloun est né à Fès, le 1er décembre 1947 ou 1944 (son père l'aurait vieilli de trois ans pour le faire entrer à l'école maternelle bilingue arabo-francophone), il a étudié au Lycée français de Tanger jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Il avait commencé ses études de philosophie à l'université de Rabat lorsqu'en 1966 il est envoyé pour deux ans dans un camp militaire disciplinaire. Il lui est reproché d'avoir participé en 1965 à une manifestation étudiante pacifique demandant un peu de démocratie, qui avait été réprimée dans le sang. Pendant ces deux années, il fut en butte à toutes les humiliations, les vexations, les maltraitances, les insultes que pouvaient inventer des militaires stupides, analphabètes, incultes, haineux sous le prétexte imbécile de «rééduquer» leurs prisonniers. Tahar en fut tellement marqué qu'il lui fallut presque cinquante ans avant de pouvoir les relater dans son livre *«La punition»*.

Cette pénible expérience terminée, il reprend ses études de philosophie à Rabat. Le 10 juillet 1971, c'est le coup d'état de Skhirat. Le roi Hassan II avait invité dans son palais au bord de la plage, des centaines de gens triés

sur le volet pour fêter ses quarante-deux ans. Mille quatre cents élèves officiers cernent la résidence d'été et tirent sur tous ceux qui se trouvent devant eux, le roi se réfugie dans les toilettes et est sauf. En fait le chef des assaillants est le cruel commandant Ababou accompagné de l'adjudant-chef Aqqa, les chefs des tortionnaires du camp militaire où a tant souffert Tahar. Bien sûr, la garde royale les poursuit et les tue ainsi que les autres assaillants qui tombent entre ses mains, ceux qui en réchappent sont condamnés par Hassan II à un horrible cachot que notre auteur décrit dans «Cette aveuglante absence de lumière». Il frémit en pensant soit qu'Ababou et Aqqa auraient pu réussir leur coup d'état, soit qu'ils auraient pu les enrôler dans celui-ci, car effectivement certains jeunes appelés obéissaient à leurs chefs en ignorant le but final de l'opération. On leur avait même dit qu'ils allaient sauver le roi dont les ennemis étaient déguisés en invités.

Parallèlement à ses études puis à l'enseignement de la philosophie en français, Tahar Ben Jelloun écrit des poèmes, le premier poème, intitulé *«L'aube des dalles»* paraît dans un magazine en 1968.

Après le coup d'état de Skhirat, ce fut l'époque de la suspicion générale. On emprisonnait pour déviationnisme, pour pensée non conforme au régime. Ce fut le moment où le ministre de l'intérieur, le général Oufkir décida d'arabiser l'enseignement de la philosophie. Alors Tahar partit pour Paris où il entreprit des études de psychologie et, en 1975, il obtint un doctorat de psychopathologie sociale.

LE ROMANCIER S'EST FAIT COLORISTE

En même temps que ses études, il écrit des articles pour «Le Monde». Un recueil de

ses poésies est publié, puis des romans, des ouvrages pédagogiques. En 1985, il publie «*L'enfant de sable*» dont le héros se retrouve dans «*La nuit sacrée*» qui lui vaudra le prix Goncourt en 1987.

Les romans se succèdent, et en 2010 Tahar Ben Jelloun s'attaque à la peinture. Tout petit, il dessinait déjà sur les grandes nappes en papier blanc que possédait son père dans son stock d'épicier. Son univers pictural est clair et coloré. Il déclare «*J'écris sur la douleur du monde et je peins la lumière qui nous manque*». En 2015, paraît un joli livre de soixante-seize œuvres accompagnées de poésies inédites. Il a aussi exposé ses compositions à l'Institut du monde arabe et dans des galeries. Sa peinture est en majorité abstraite et décorative, si on excepte «*Le thé au jasmin*» et peut-être d'autres.

Lorsqu'on entre dans l'église du Thoureil, les deux premiers vitraux qui se font face sont franchement abstraits à moins qu'on n'y distingue des feuilles ou des pétales s'emboîtant les uns dans les autres, tous bien délimités, et leurs couleurs franches (rouge, violet, jaune, blanc et plusieurs nuances de bleu) se reflètent joliment sur le sol, les jours de soleil. Cinq autres sont très différents des premiers, les mêmes couleurs sont utilisées, mais pour faire des petits dessins sur un fond bleu très clair : une étoile, un soleil, des papillons, des ailes d'oiseaux, chacun peut les interpréter selon sa sensibilité. Sur la gauche, le huitième vitrail est différent des autres : dans la moitié supérieure, un ciel d'un bleu lumineux est constellé d'étoiles blanches et parcouru de quelques nuages ; dans la moitié inférieure, quatre bandes horizontales, deux blanches,

une jaune et une rose, chacune séparée par le bleu du ciel. J'imagine que les bandes blanches figurent la Loire qui se colore peu à peu sous la lumière, mais mon interprétation est entièrement subjective. Il faut ajouter que ces vitraux ont été réalisés à Saumur par le maître-verrier Théophile.

D'après Tahar Ben Jelloun «*L'église est modeste. Des vitraux de couleurs rappelant aussi bien la Loire que la Méditerranée vont peut-être lui donner une présence plus vive, plus ouverte. Puisse cette initiative rendre cette petite église plus grande, plus complice de la Loire. Des vitraux qui vivent grâce à la lumière qui danse ne peuvent qu'ajouter de l'esprit joyeux à une spiritualité qui rend les gens heureux*».

Marie-José SELAUDOUX

(1) *Clocher barlong* : terme d'architecture : structure de forme rectangulaire dont le côté le plus long se présente de face lorsque l'on est dans l'axe de la nef ; et dont la longueur est orientée perpendiculairement à la direction principale ou de référence.

(2) VOIR AUSSI : «*L'AUBERGE DES PAUVRES*» de Tahar Ben Jelloun, club de lecture présenté par Jeanine Rivais, publié dans le N° 50 de décembre 2000 de la revue de la Critique parisienne